



Groupe d'enfants parsis. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

## VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER <sup>1</sup>.

1862 - 1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XI

Bombay (suite). — Éléphanta. — Les Bazaris. — Les Banyans. — Les Djâines. — L'île de Salcette et les caves de Kanhéri.

Chose inouïe en Orient, Bombay possède des écoles de filles. Jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait point eu d'institutions semblables dans le reste de l'Inde, et c'est, il me semble, une des meilleures preuves de l'avancement moral des habitants de la présidence de Bombay. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Indous encouragent de tous leurs efforts l'éducation des femmes; ils sont même d'avis qu'une épouse n'en vaut pas moins pour n'avoir aucune notion de lecture ou d'écriture. Toutefois, ils diffèrent beaucoup, sous ce rapport, des habitants des autres régions de l'Inde, où naguère encore les bayadères pouvaient seules,

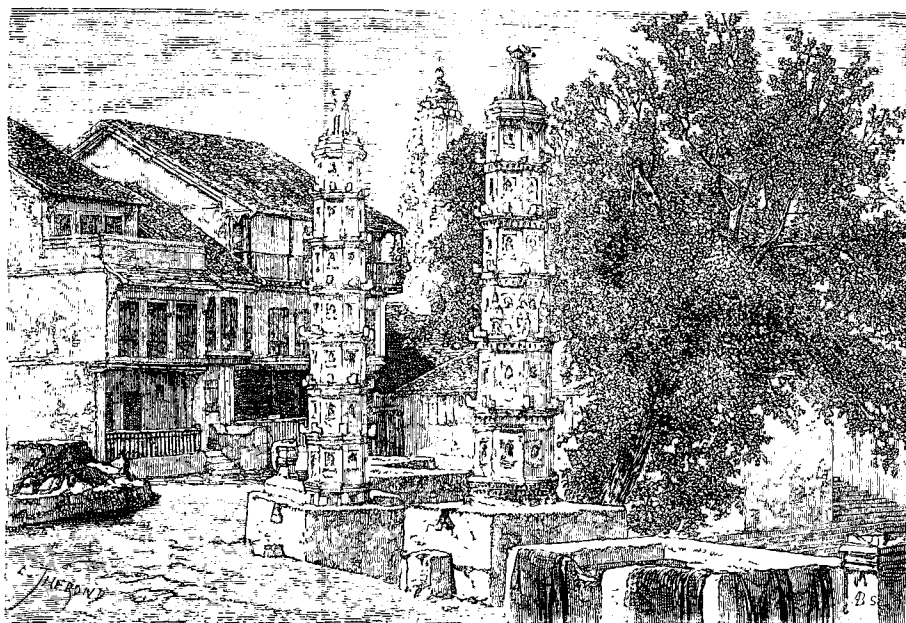
1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81, 97 et 113.

comme les hétaires dans l'ancienne Grèce, recevoir une instruction littéraire et artistique.

Il n'est pas jusqu'aux mœurs intimes des familles qui ne se ressentent de cette progression générale. Les Indous ont de tout temps traité leurs femmes avec dureté et en maîtres impérieux; ils leur prodiguent à chaque instant les noms d'esclave, de servante, et autres aussi gracieux et aussi tendres. A Bombay, elles sont aujourd'hui moins maltraitées et plus estimées que dans les autres parties de l'Inde. Pendant mon séjour dans cette ville, il y eut un meeting pour l'amélioration du sort des veuves, meeting à la tête duquel se trouvaient plusieurs Indous influents par leur position et leur fortune. Personne n'ignore, en effet,

que jadis les veuves devaient suivre leur mari, aussitôt après sa mort, dans un monde meilleur; elles se jetaient, ou plutôt on les jetait dans les flammes d'un bûcher; car c'était rarement de bonne volonté qu'elles offraient à leur maître et seigneur le sacrifice de leur vie. On appelle *sutti* ce sacrifice. J'ai entendu raconter qu'il y a peu d'années une veuve demanda au gouverneur de Bombay la permission d'élever un bûcher et de s'y brûler en grande cérémonie, aux yeux de la foule; l'autorisation ayant été refusée, elle alla mettre son vœu à exécution chez un rajah indépendant. Ces exemples sont rares. Il faut attribuer la plupart des *suttis* bien plus à la crainte du traitement barbare réservé aux veuves, et à l'amour-propre surexcité par des doses de narcotique qui paralysent en elles toute force morale et physique, qu'au fanatisme religieux et à un violent amour conjugal. Il est interdit à une

veuve de se remarier et de porter les bijoux, anneaux de nez, bagues d'orteil, boucles d'oreilles, bracelets et autres parures pour lesquelles toute femme indienne est si passionnée; elle ne peut plus mettre le petit corsage qui soutient le buste, et est traitée, dans sa propre famille, en paria indigne de vivre; un animal immonde ne serait pas plus méprisé; c'est à peine si on daigne lui jeter de temps en temps quelques poignées de riz. Le jour où est brûlé le corps du mari, on suspend la veuve réfractaire la tête en bas, dans la maison mortuaire, et on lui rase les cheveux dans cette position douloureuse; la souffrance qu'éprouvent les pauvres femmes en subissant cette opération les épouvante plus que tout le reste. Le meeting dont j'ai parlé plus haut témoignait d'un désir sincère d'abolir ces stupides usages et de permettre aux veuves de se remarier. Les anciennes coutumes sont si tyranniques en



Pagode indoue, à Malabar-Hill près Bombay. — Dessin de F. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Orient, que l'espace d'un siècle sera peut-être nécessaire à leur complète extinction; quoi qu'il en soit, ces tentatives philanthropiques honorent les Indous qui osent protester hautement contre un si odieux préjugé.

La ville de Bombay est le siège d'un évêque anglican qui est placé sous l'autorité de celui de Calcutta. On y compte plusieurs temples. Au sujet de ces édifices religieux, je laisserai la parole à un témoin qui doit à sa position sociale et à ses croyances religieuses une incontestable autorité: c'est lady Falkland, femme d'un des derniers gouverneurs de la présidence: « Le premier dimanche qui suivit mon arrivée à Bombay, je me rendis au temple de Bycullah; il ne ressemble guère à ceux d'Angleterre. De grandes fenêtres fermées par des persiennes permettent à l'air de circuler librement. Quelques indigènes se tenaient en dehors, appuyés contre le mur. Pourquoi étaient-ils là? Était-ce la curiosité de voir le gouverneur assister à l'office? Je m'expliquai

bientôt leur présence: ils étaient chargés de mettre en mouvement les punkas qui pendaient au plafond de l'église. Les cordes attachées à ces immenses éventails passent à travers un trou pratiqué dans le mur, et dès que l'assemblée commence à se réunir, les *boys* les mettent en mouvement. Il y a un punka pour le ministre officiant, il y en a un pour le prédicateur. Cette installation est indispensable, dans l'Inde, pour rafraîchir l'air et chasser les mouches et moustiques qui incommoderaient les assistants durant le saint office. Les bancs sont remplacés par des fauteuils, ce que je trouvai bizarre, tout en ne doutant pas que je finirais par m'habituer aux choses étranges qui ne cessaient à chaque instant de frapper mes yeux dans ma nouvelle résidence.

« Après l'offertoire, un homme parcourut le temple, comme il est d'usage en Angleterre, pour recevoir les offrandes de l'assemblée; mais, à ceux qui ne donnaient pas d'argent, il présentait un carré de papier et un crayon

pour qu'ils y écrivissent leur nom, leur adresse et le montant de leur don. Coutume étrange, qui ne laissa pas de m'étonner ! Elle a cependant l'avantage qu'aucun des *gentlemen* ou *ladies* occupant une certaine position dans la société ne peut éviter de faire son offrande. »

Bombay est aussi la résidence d'un des quatre vicaires apostoliques de l'Inde ; il relève directement du pape. Il y a plusieurs églises qui reçoivent des subsides du gouvernement anglais. Tous les descendants des Portugais, qui sont en assez grand nombre, professent le culte catholique.

Aucune pagode ne mérite l'attention de l'archéologue, à Bombay ou dans ses faubourgs. Celle de Malabar-Hill, cependant, est assez pittoresque ; elle est précédée de deux tours polygones où sont pratiquées de petites niches destinées à recevoir des lampes à huile les jours de fête. Il faut aussi citer le temple de Walkeshwour. A la pointe Malabar, près du jardin où s'élève le palais du gouverneur, se trouve un petit village bâti sur le versant de la colline. Il est entouré de toute part d'un mur, sauf du côté de la mer ; on y entre par une porte près de laquelle est toujours assis, dans l'immobilité d'une statue de plâtre, un vieux brahmane dont la nudité n'est couverte que d'une simple couche de chaux. Ce village, dont les maisons semblent échelonnées les unes au-dessus des autres, se nomme Walkeshwour, littéralement le « maître du sable ». Le demi-dieu Rama était en voyage, disent les Indiens ; il marchait depuis l'aube du jour, sans avoir rencontré une seule source ; la soif le faisait cruellement souffrir. Prenant une flèche dans son carquois, il la lança dans le sable du rivage, et aussitôt l'eau jaillit à l'endroit même où se trouve aujourd'hui un étang. A mi-chemin de l'escalier qui descend à la mer, on voit un petit temple formant un délicieux point de vue.

La ville de Bombay, outre les églises portugaises, les prêches protestants, les pagodes indoues, les temples du feu, contient encore des synagogues, des sanctuaires djâïnes, des églises arméniennes et des mosquées. Il ne vient à l'idée de personne de désap-

prouver ou de tourner en ridicule les pratiques religieuses des autres cultes ; il n'existe pas, assurément, en Europe, où l'esprit de tolérance a tant de peine à s'enraciner, une semblable liberté morale.

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'île d'Éléphanta qui gît dans l'angle sud-est de la rade de Bombay. Ce nom lui a été donné par les Portugais, à cause d'un éléphant colossal, en pierre, qui se dresse près du lieu de débarquement habituel ; cet animal était représenté luttant avec un tigre ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une masse informe où l'œil reconnaît à peine la main de l'homme. Les indigènes donnent à cet îlot le nom de Garapouri ou la ville des Grottes. Sa circonférence

est environ de six milles ; il est formé par deux collines que sépare un étroit vallon ; au mois de juillet, collines et vallon étaient entièrement revêtus d'un tapis de verdure, et leur aspect était vraiment très-pittoresque.

Le *Tour du Monde* a déjà publié sur ces temples souterrains une monographie et des illustrations qui nous dispensent d'y ramener aujourd'hui nos lecteurs<sup>1</sup>. Une discussion après tant d'autres sur l'âge si controversé de ces monuments aurait très-vraisemblablement moins d'intérêt qu'une description des bazars de Bombay, où je me suis promené bien souvent avec curiosité et profit.

Là sont étalés les chefs d'œuvre de patience que nous avons tous admirés, à l'Exposition universelle, dans les salles affectées particulièrement à l'Inde. Chaque province a son

industrie particulière pour laquelle elle est renommée : Ceylan produit des sculptures en bois d'ébène et des bijoux, Cuttak de l'orfèvrerie et du filigrane, Vizagapatam des objets en corne de cerf et de buffle, Trichinopoly des chaînes de métal, Pondichéry des fauteuils en rotin et des statuette en bois, Aurungabad des incrustations d'argent sur métal. Les habitants de Bombay ont aussi leur spécialité : ce sont d'abord de ces meubles en blackwood (bois noir), si bien fouillés à jour et ressemblant à une dentelle ; il est regrettable que les formes n'en soient pas plus

1. Voyage à la côte de Malabar par l'amiral Fleuriot de Langie, tome VII du *Tour du Monde*, p. 33.



Pagode de Walkeshwour. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

gracieuses et plus légères. J'ai remarqué également des coffrets, des pupitres, des boîtes de toutes formes et de toutes grandeurs, en bois de sandal, et couverts d'arabesques ou de bas-reliefs. Les travaux sur ivoire sont surtout curieux : réunissant en faisceaux qui forment des dessins réguliers de petites baguettes d'ivoire et de métal, les ouvriers indiens les scient en petites rondelles brillantes avec lesquelles ils font les charmantes mosaïques dont nous ornons nos salons.

Ce sont principalement des Parsis et des Banyans qui tiennent ces magasins de curiosités.

Nous avons déjà parlé en détail des mœurs des Parsis ; il nous reste maintenant à décrire celles des Banyans, qui forment une portion riche et industrielle de la population de Bombay.

Les Banyans, dont une des sectes (les bhatiyas) porte un turban de haute forme avec une petite corne sur le front, appartiennent à la religion djaine.



Dame parsie et sa fille. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Parmi les érudits, les uns considèrent le djainisme comme une religion distincte, les autres comme une secte dissidente du bouddhisme. On ne connaît ni l'époque précise ni le lieu où il prit naissance. C'est dans la province de Goujerat et dans le Maïsour qu'il a de tout temps été et qu'il est encore aujourd'hui le plus répandu ; il a cependant beaucoup de sectateurs à Bombay et même dans le reste de l'Inde.

Nous avons vu précédemment que les bouddhistes ne cherchent pas à remonter à la source des choses, et

qu'ils prennent les faits dans leur succession actuelle ; en effet, il ne faut pas confondre leurs dieux avec l'Être suprême, le Créateur que les autres cultes reconnaissent comme le pôle autour duquel tourne le monde. Les Djains admettent l'existence de ce Dieu créateur, mais ils croient (et en cela l'influence des doctrines bouddhistes se fait sentir d'une manière manifeste) qu'il est absurde à un homme de chercher à le comprendre ou à le connaître ; suivant leur croyance, on n'y parvient qu'en cessant d'être soi et lorsqu'on est absorbé dans la splendeur di-

vine. Chez eux, comme chez les bouddhistes, un homme, par une vertu parfaite et une conduite sans tache, peut acquérir l'omniscience et l'infailibilité. De même aussi que, selon les bouddhistes, il y a eu, depuis l'origine des siècles, un nombre incalculable de Bouddhas dont les vingt-quatre derniers seulement sont connus, de même les djâines croient à l'existence de vingt-quatre Tirthankars, réformateurs de l'humanité; les deux derniers

sont Parasnath et Mahavira. A l'exemple encore des bouddhistes, ils ne donnent jamais la mort à aucun être, quel qu'il soit, et leurs prêtres s'abstiennent de toute nourriture animale. Aussi, avant d'adresser leurs prières aux saints prophètes dont ils suivent les préceptes, ont-ils toujours soin de balayer la place où ils doivent s'asseoir, de peur d'écraser quelque insecte; leur bouche est aussi, dans la même occasion, couverte d'un



Femmes de la présidence de Bombay converties au christianisme. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

voile, pour empêcher les moustiques ou autres créatures semblables d'y pénétrer avec l'air respirable.

Les banyans poussent même si loin cette charité envers les animaux, qu'il existe à Bombay, comme sur toute la côte du Concan, des hôpitaux dotés par de riches négociants, où les vieux zébus, les chiens infirmes, les tortues malades, les perroquets centenaires sont soignés avec respect. J'ai visité un de ces établissements philozoïques qui couvrait plus d'un hec-

tare. Des hangars disposés le long des murs donnent asile, pendant la nuit et lors des pluies, à toute la gent animale; au centre de vastes cours poudreuses, on distribue tous les jours, aux frais de pieux djâines, le fourrage et l'eau nécessaires à l'alimentation des bêtes malades. Comme les puces, les poux et autres insectes malfaisants ont autant de droit à la compassion des banyans que les plus gros animaux et qu'on ne peut les détruire sans commettre un crime de lèse-nature,



je laisse à penser à mes lecteurs si j'étais à mon aise au milieu de ce monde vivant. Les animaux les plus dangereux trouvent même grâce aux yeux de ces zoophiles; il n'est pas jusqu'au serpent à lunettes, le mortel cobra-capella, qu'ils ne protègent dans la crainte de désobéir aux ordres des Tirthankars; quelques novateurs audacieux se permettent cependant de tourner la difficulté, en renfermant précieusement le terrible reptile dans une corbeille d'osier qu'ils abandonnent sur un fleuve, au courant des eaux.

Qu'on me permette de raconter une anecdote dont je ne saurais affirmer l'authenticité, mais qui prouve l'esprit minutieux des Indous. Un officier anglais qui aimait à consacrer ses loisirs à l'étude des sciences, avait apporté d'Angleterre un microscope solaire; désirant convaincre un prêtre djâine de l'absurdité des dogmes de sa religion, il lui fit voir tous les animalcules contenus dans une goutte d'eau qui, imperceptibles à l'œil nu, devenaient d'une taille effrayante grâce au pouvoir grossissant de l'instrument d'optique. A cette vue, le pauvre saint homme se prit à pleurer: « Pourquoi avez-vous empoisonné mon existence? dit-il à son interlocuteur tout surpris d'une semblable émotion; me voilà dès aujourd'hui condamné à ne plus boire une seule goutte d'eau, et je mourrai dans le remords d'avoir toute ma vie désobéi aux plus saints préceptes de notre religion. Malheur à vous! Notre ignorance est plus précieuse que toute votre science. » Peu de jours après, le djâine, consciencieux et logique, était mort de soif, n'ayant pas voulu détruire les animalcules qu'il savait exister dans l'eau la plus pure.

M. Forbes rapporte une histoire à peu près semblable, dont le dénouement est moins tragique. L'Indou, mis à l'épreuve du microscope, se contenta de demander l'instrument avec tant d'insistance qu'on finit par le lui donner. Dès qu'il eut entre ses mains l'objet convoité, il s'empressa de dévisser l'objectif, et, courant vers une pierre, il le brisa en mille pièces.

« Je ne veux pas, disait-il, que cet instrument rende malheureux pour leur vie d'autres êtres que moi. »

Les prêtres djâines, nommés yotis ou mendiants, portent la robe des moines bouddhistes, et mènent comme eux une vie d'ascétisme et de recueillement.

A Ellora, il existe une statue colossale du Bouddha que les djâines adorent sous le nom de Parasnath, le vingt-troisième Tirthankar; de nombreux pèlerins viennent tous les ans lui adresser leurs prières. Au reste, le groupe des temples souterrains d'Ellora connu sous le nom d'Indra Soubhra, et qui est antérieur aux Kailas, appartient, suivant plusieurs érudits, à la religion des djâines; il est probable que ce sont les plus anciens monuments qui nous restent aujourd'hui de cette religion, et qu'ils datent du commencement du schisme qui sépara les djâines des bouddhistes.

Dans les temples djâines, comme dans les chaityas bouddhiques, il y a une vaste niche opposée à la porte d'entrée où est placée la statue assise du dernier Tirthankar. Ces temples sont précédés d'un portique sur-

monté d'un dôme qui repose sur huit colonnes; sous la colonnade qui les entoure sont pratiquées des niches pour les statues des saints.

Les dômes et coupoles de ces temples, comme le fait remarquer avec raison M. Fergusson, sont élevés par assises horizontales, et non au moyen de pierres taillées en vousoirs; dans ce genre de constructions il n'y a pas à craindre de poussée; aussi a-t-on pu substituer aux pilastres lourds et massifs de nos édifices des colonnes légères qui donnent au monument une grande élégance.

Les funérailles des djâines ressemblent à celles des bouddhistes et des Indous. On brûle les corps, et on leur offre du riz, des fleurs et de l'eau pour permettre à l'âme d'attendre le moment de la transmigration; cette cérémonie est connue sous le nom de shradh. Mais ils ne font pas d'offrandes ultérieures comme les Indous qui croient de la sorte racheter l'âme de leur parent du purgatoire où passe tout être au sortir de cette vie avant d'entrer dans le ciel des Pitris ou grands-pères du genre humain.

L'île de Shahsti ou de Salsette est située au nord de celle de Bombay, à laquelle elle est réunie par une chaussée étroite. Sa longueur est de dix-huit milles et sa largeur moyenne de treize milles. La population est d'environ 50 000 habitants. La ville principale, Tannah, est dans une jolie situation; mais Ghora Bhandar est encore plus pittoresque; on y voit les ruines de l'ancienne église portugaise, bâtie vers 1605; elles couronnent une petite colline couverte de jungle.

Il existe plusieurs groupes de grottes dans l'île de Salsette; le plus important est celui de Kanhéri, sur le revers occidental des collines dont Tannah occupe la pente opposée. Le chemin de fer me transporta en une heure et demie à la station de Bhandoup, distante de sept milles de ces souterrains. Contrairement aux renseignements qui m'avaient été donnés à Bombay, je ne trouvai ni voiture ni poney pour faire le trajet, et je dus me rendre à Kanhéri en me promenant.

Il y a de nombreuses excavations sur les deux versants de la colline de Kanha. La plupart des temples et des monastères datent de l'origine de notre ère; il en est qui m'ont rappelé les grottes primitives de Cuttack et d'Udaya-Ghiri; ce sont de simples cellules carrées, creusées dans le roc, que précède une galerie ou varangue avec ou sans colonnes. D'après les recherches de quelques orientalistes qui ont essayé de déchiffrer les fragments d'inscriptions inintelligibles sculptées sur les murs de ces monastères, l'un des plus anciens aurait été établi par un architecte grec du nom de Xénocrate, en l'an 65 avant J. C., pour recevoir le précieux dépôt d'une dent du Bouddha: cette dent fut placée, deux siècles et demi plus tard, dans un dagoba par un monarque de la dynastie Andhra.

Deux chaityas, sorte de cathédrales bouddhistes, attirent surtout l'attention. L'un d'eux n'a pas été achevé, et sa façade seule est à peu près terminée; les

deux colonnes du portique sont semblables à celles d'Ellora et d'Éléphanta, et ont dû servir de modèle à toutes celles du même style; elles n'ont que seize pans cannelés (au lieu de trente-deux) et sont surmontées d'un chapiteau-turban orné de godrons. Pour creuser ces chaitiyas, on travaillait en même temps à la voûte et à la nef, jusqu'à ce qu'il ne restât entre les deux excavations qu'un plancher de roc qu'on faisait ensuite tomber. C'est ce dont on peut s'assurer en visitant ce temple, l'un des plus récents du groupe.

Le grand chaitiya de Kanhéri est antérieur au précédent; il date des premiers siècles de l'ère chrétienne, époque à laquelle le bouddhisme commençait à se corrompre. Un petit mur de clôture ferme la cour d'entrée; de chaque côté de la porte est placé un dorotouparé ou gardien du temple, avec une fleur de lotus à la main et le serpent sacré sur la tête. Un petit sanctuaire carré à toit plat est situé à gauche de l'entrée, et renferme un dagoba.

Dans la cour, deux piliers se détachent du roc; celui de droite est surmonté de quatre yakkhos accroupis, celui de gauche de quatre lions; ces sculptures ne sont qu'ébauchées sur le cube de pierre qui termine la colonne. A droite, se trouvent encore sculptés en bas-relief, dans le roc, deux dagobas sur lesquels on peut lire des inscriptions en anciens caractères sanscrits; le tie est surmonté de trois parasols superposés.

Le mur de façade est percé d'une porte carrée et de deux fenêtres de même forme, et plus haut, de cinq autres ouvertures également carrées. Un portique très-élevé précède le temple. De chaque côté est adossée au mur une statue colossale représentant un disciple du Bouddha dont la paume de la main droite est tournée vers le spectateur, et qui tient dans la main gauche les plis de sa robe. Les parois latérales de la porte qui donne entrée dans le chaitiya sont décorées d'un bas-relief figurant deux esclaves, homme et femme, armés du chahouari honorifique. Ces diverses sculptures nous montrent les Indous portant les vêtements qu'ils ont encore aujourd'hui dans la présidence de Bombay; c'est le même *langouti* passé entre les jambes et dessinant toutes les formes du corps; les ornements d'o-

reille ressemblent à ceux des tribus sauvages de l'Inde: ce sont des cubes ou des parallépipèdes surmontés de sculptures d'animaux ou bien de larges disques. Les cheveux des femmes, relevés sur le front au moyen d'un disque de métal, retombent en masse touffue sur la nuque; les hommes ont la tête couverte d'un turban de forme extraordinaire.

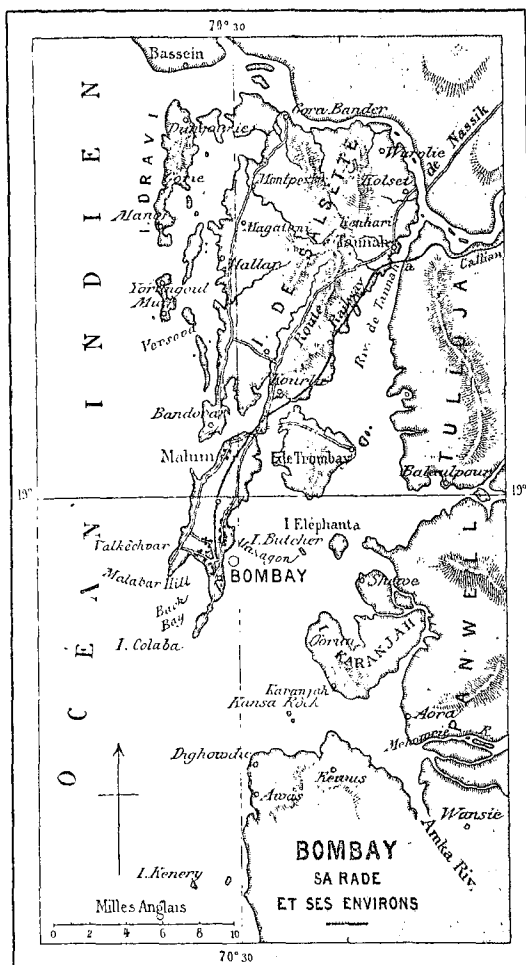
Au-dessus et en face des porteurs de chahouari, on remarque une série de bas-reliefs qui représentent le Bouddha et ses disciples, les uns assis sur des sièges suivant l'usage cinghalais, les autres les jambes croisées à la mode orientale; il en est un plus grand que

les autres, où le Bouddha est figuré debout. Une inscription gravée au bas de la statue nous apprend, si nous en croyons toutefois la traduction qui me semble la plus vraisemblable, qu'elle est due à la munificence de Bouddhagosta, un moine de Ceylan qui a traduit en cinghalais le Pittakathaya de Mihindo.

Au-dessus de la porte d'entrée est pratiquée une large ouverture éclairant ce chaitiya; la forme de l'arc est remarquable: c'est un segment de cercle plus grand que le demi-cercle, assez semblable au *cintré outre-passé* ou à l'arc en *fer à cheval* des Maures de la péninsule ibérique. La voûte elle-même du temple est du même dessin. Il est facile de voir qu'à l'exception des bas-reliefs du portique et des colonnes intérieures, ce chaitiya a subi peu de modifications depuis l'origine.

La voûte est supportée par trente colonnes, dont onze de gauche et six de droite sont

ornées de sculptures; les treize autres sont octogones, sans base ni chapiteau. Il me semble probable que ces dernières seules ont été terminées au début; lorsque, plus tard, l'œuvre laissée inachevée fut reprise, les dix-sept qui étaient simplement dégrossies furent sculptées telles qu'on les voit aujourd'hui. La plinthe se compose de trois plaques de pierre dont la dimension diminue graduellement; elles sont entourées d'un cordon de perles; la base a la forme d'un chattie, vase en cuivre sphéroïdal à large ouverture, dont les Indous se servent de temps immémorial pour aller puiser de l'eau; le fût octogone qui s'élance de ce vase de pierre est pareil à celui des treize dernières colonnes:

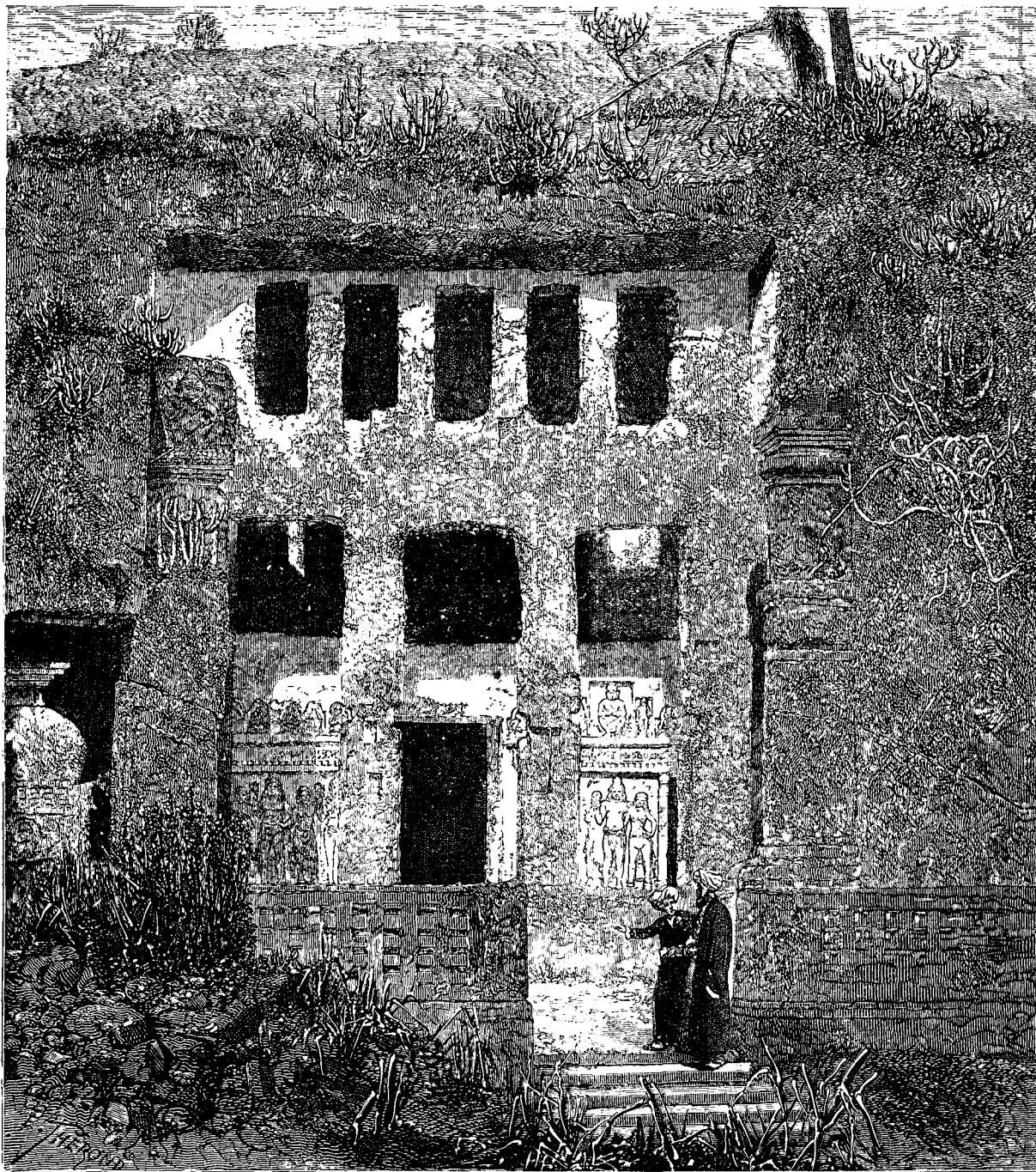


Gravé par Erhard

on dirait la tige d'un palmier sortant d'un pot de terre; le chapiteau est entièrement semblable à la base renversée; sur sa partie supérieure ou tailloir figurent des groupes d'éléphants ou de lions; quelques-uns de ces animaux portent sur le dos de petits

êtres humains; d'autres, tenant dans leur trompe des chatties, semblent verser de l'eau sur un dagoba auquel des yakkhos font des offrandes de fleurs.

La voûte présente, au-dessus de la frise, les entailles où s'emboîtaient de chaque côté les poutres qui en



Principale grotte de Kanheri. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

suivaient les contours; dans l'abside, on voit encore, marquées sur la pierre, les traces des côtes de bois qui convergeaient vers le même point. Le plafond des bas-côtés, au contraire, était tout uni sans aucun cintre. Lors que nous décrirons le chaitiya de Karli, nous tâcherons d'expliquer d'une manière satisfaisante la

forme curieuse d'arc en fer à cheval que les architectes bouddhistes ont donnée aux portes et aux voûtes de leurs temples, ainsi que la présence de côtes en bois appliquées sur les voûtes creusées dans le roc.

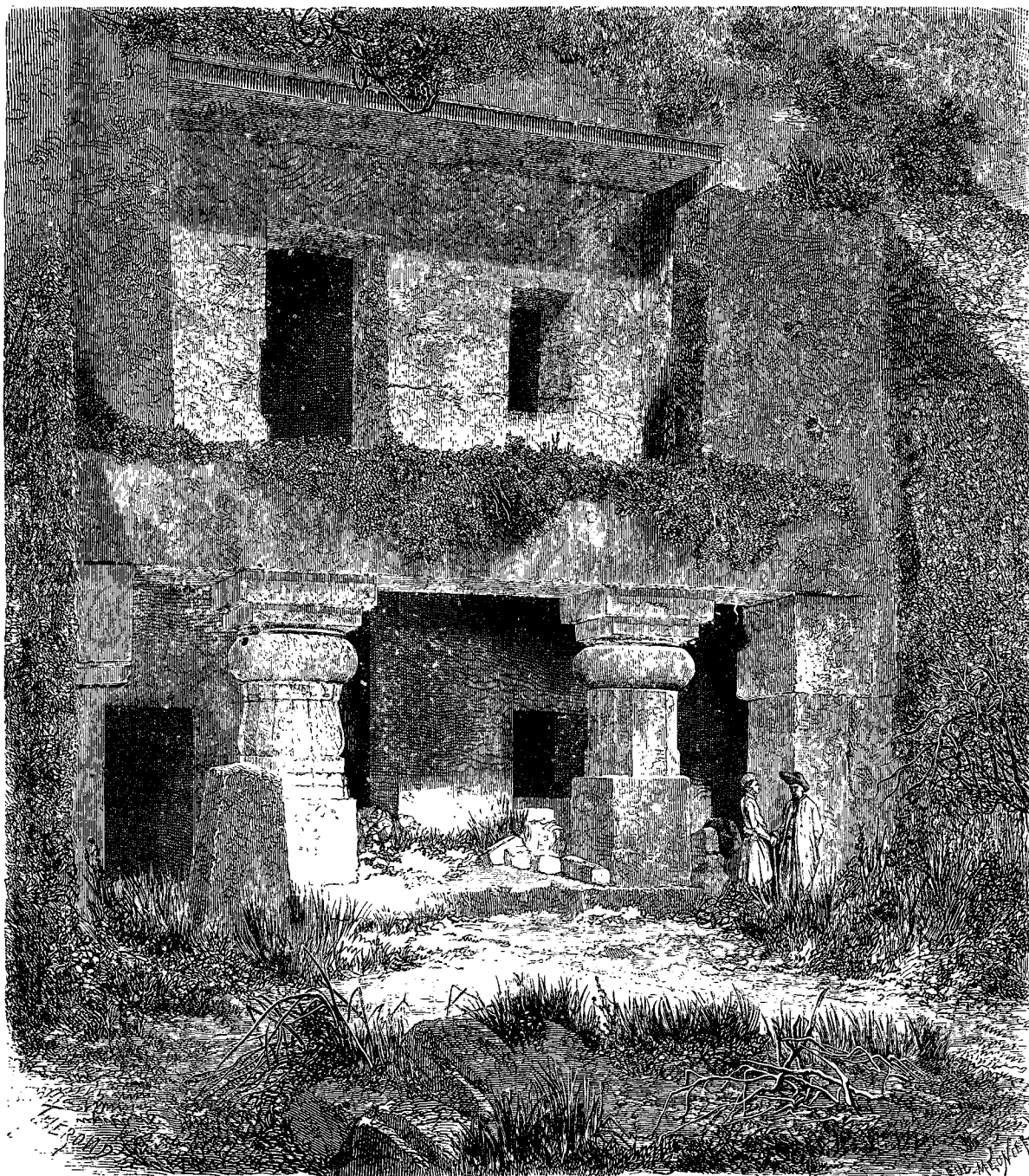
Le dagoba central est de la plus grande simplicité; le tie est brisé. Quand on passe du portique dans le



chaitiya, on remarque au-dessus de la porte une sorte de tribune en pierre qui ne permet pas au visiteur d'apercevoir l'ouverture qui donne le jour dans le temple et éclaire le dagoba seul, laissant la partie inférieure du temple dans une demi-obscurité; c'était

un moyen de concentrer l'attention des fidèles sur l'idole à laquelle ils adressaient leurs prières.

Ghora-Bandhaz n'est pas éloigné de la montagne de Kanha; un touriste ne doit pas manquer de visiter ce petit village, pour jouir de l'aspect pitto-



Façade d'une grotte à Kanheri. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandier.

resque du paysage dont il fait partie. De l'autre côté du petit bras de mer, on aperçoit l'ancien fort de Bassain, qui est célèbre dans l'histoire de l'Inde. Cette place, cédée par les rois du Goujerat aux Portugais, en 1534, est tombée au pouvoir des Mahrattes en 1739. Les ruines envahies aujourd'hui par la jungle

sont un témoignage de l'importance qu'avait cette ville dans les temps anciens; les rues, les églises, les palais se dessinent encore au milieu des ronces qui les couvrent de leurs rameaux épineux; les murs de la cathédrale et les restes d'un collège de jésuites attirent surtout l'attention.

Lorsque les Mahrattes assiégèrent le fort de Bassein, la garnison était peu nombreuse et ne résista qu'à force d'héroïsme. Le chef mahratte, Chimnaje Appa, ne voulait accepter d'autre proposition que la reddition pleine et entière de la ville et de tous ses habitants. Sur le point de succomber, le commandant portugais envoya à plusieurs reprises des messagers chargés d'implorer le secours des autorités anglaises de Bombay. Disons à la honte de la Compagnie des Indes que la requête fut repoussée; on refusa brutalement de tendre la main à des malheureux en danger de mort. L'égoïsme le plus grossier a souvent présidé aux actes de cette Compagnie. On finit toutefois par céder aux supplications réitérées des Portugais, dans la crainte de soulever l'indignation de l'Angleterre et des autres pays d'Europe, et on prêta aux assiégés trente-sept mille cinq cents francs, non toutefois sans exiger en garantie l'orfèvrerie des églises et quelques-uns des canons de cuivre qui défendaient les bastions du fort. « Ce n'est pas à ces armes que je me fie le plus, disait le commandant de Bassein en envoyant le gage demandé aux autorités de Bombay, mais à la valeur de mes soldats. »

Les Portugais ne purent cependant prolonger beaucoup leur héroïque résistance; il fallut capituler. Par respect pour le courage des assiégés, les Mahrattes leur accordèrent des conditions honorables; il fut stipulé qu'aucun des habitants du district, Européen ou indigène, ne serait inquiété par les conquérants et que la liberté des cultes leur serait garantie.

Chaîne occidentale des Ghauts. — Excursion à Pounah, — à Sattara. — Les tribus primitives des Ghauts. — Les éléphants sauvages.

De retour à Bombay, je m'empressai de faire mes préparatifs pour un petit voyage que je projetais à l'intérieur de la présidence; je craignais, en tardant trop, d'être arrêté par les pluies. Je pris à la gare du *Great Indian peninsula railway* un ticket pour la station de Panwell. Les voyageurs qui se rendent à Pounah, sont, ou du moins étaient, en 1863, obligés de louer un palanquin ou un poney pour passer les Ghauts et reprendre de l'autre côté des montagnes, à Kandalla, le train de correspondance.

Par plusieurs motifs, je laissai partir mes compagnons de voyage avec toute la précipitation de gens affairés qui craignent de manquer le train de Pounah; et après m'être confortablement restauré chez un Parsi qui tient à Panwell une petite taverne, j'enfourchai un poney que son propriétaire se mit aussitôt à faire avancer à grands coups de bâtons.

Les ghauts que j'eus à traverser sont formées de roches meubles et conglomérées qui appartiennent à la formation basaltique; on y trouve beaucoup de géodes d'agate et de calcédoine ainsi que des noyaux plus ou moins irréguliers de calcaire, d'aragonite et surtout de zéolithe en beaux cristaux blancs et roses qui m'ont frappé par leur dimension insolite.

La ville de Pounah est dans une situation pittoresque, au milieu de vergers plantés d'arbres fruitiers divers, surtout de manguiers. La présidence de Bombay est réputée parmi les Anglo-Indiens pour les fruits délicats qu'on y récolte, et personne n'ignore que les mangues méritent entre toutes les productions des tropiques la prédilection des gourmets les plus difficiles. L'arbre donne un ombrage inestimable dans ces pays brûlés du soleil, et la verdure perpétuelle de ses feuilles repose agréablement la vue.

Il y a à Pounah des casernes pour les troupes anglaises qui y sont cantonnées, un temple protestant, un *kirk* écossais et une église catholique; ce sont, comme dans toutes les villes anglo-indiennes, de grands bâtiments blanchis à la chaux qui n'ont aucun style. Un vaste champ de Mars, sur les côtés duquel s'élèvent des bungalows au milieu de palmiers et de fleurs, sert à la fois aux revues, aux courses annuelles de chevaux que les officiers anglais ont introduites dans tous leurs cantonnements et au jeu de cricket qui est pour les sportsmen un motif de joyeuse réunion. Les Anglais, même dans les contrées chaudes de l'Inde, se conforment à leur hygiène nationale; les exercices les plus violents auxquels ils se livrent en Europe ne sont pas abandonnés. C'est à leur vie énergique et active qu'il faut attribuer la santé excellente dont la plupart jouissent sous le ciel des tropiques, pourvu toutefois que le sort ne les jette pas au milieu des jungles humides d'où émanent les miasmes pestilentiels; les fièvres paludéennes contractées sous les tropiques, quelque salubre que soit du reste le pays, sont toujours fort dangereuses.

Sir Jamsetjee Jejeebhoy a doté Pounah d'un magnifique étang qui rend de grands services à la population pauvre de la ville; ce travail a coûté au philanthrope parsi une somme considérable dont le chiffre est soigneusement gravé sur une plaque de marbre.

Du sommet de la colline de Parbuti (un des nombreux noms sous lequel la terrible déesse Kali est connue dans l'Inde), on jouit d'une vue étendue sur une riante campagne plantée de beaux arbres. On remarque sur cette colline plusieurs petits temples qui datent du siècle dernier ainsi que les ruines du palais des peichwahs. On me montra au loin le lieu où se faisaient jadis les exécutions; les criminels étaient foulés aux pieds par un éléphant. La pagode qui couronne la colline était autrefois entretenue aux frais du peichwah; aujourd'hui le gouvernement anglais ne donne ni les vivres, ni les étoffes, ni les soldats de garde, mais il alloue une somme annuelle de quarante-cinq mille francs qui sert à payer les prêtres, les sacrificateurs, les bayadères, etc. Il était d'usage que le peichwah fit, un certain jour de chaque année, une distribution d'aumônes aux pauvres qui venaient dans ce temple; More parle de quinze cent mille francs donnés en 1797, lorsqu'il assista à cette curieuse cérémonie, nommée le *datchma*.

La route de Pounah à Wai et Mahabaleshwar est

pénible, mais très-pittoresque; dès qu'on arrive aux montagnes élevées de quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouve une température agréable et on sent renaître en soi la gaieté et la vigueur en respirant un air d'une pureté et d'une fraîcheur inconnues dans les plaines et les terres basses de l'Inde. Les Anglais de Bombay aiment à venir en villégiature à Mahabaleshour, comme ceux de Madras vont aux Nilgheiries, à Outakamand. Tous ces endroits sont du reste remarquables par la beauté des sites, et je ne connais dans toute l'Inde que certaines régions de l'Himalaya qui puissent leur être comparées.

La vallée de Waï est arrosée par le fleuve Krishna qui va se jeter sur la côte de Coromandel au sud de Masulipatam; sur ses rives sont construits de petits temples d'un style original dont les sculptures se détachent sur la verdure des arbres environnants. C'est un des plus jolis sites des Ghauts occidentales. A huit milles environ de Waï, on admire l'un des plus gros multipliants connus; il couvre de son feuillage un hectare et demi de terrain, et est soutenu par un nombre considérable de tiges adventives. On ne peut rien voir de plus majestueux que cette colonnade naturelle surmontée d'un dôme de verdure où les rayons du soleil ne pénètrent jamais.

Le village de Mahabaleshour (littéralement le Seigneur tout-puissant) est dans l'ouest de Waï; c'est un assemblage de huttes grossières au milieu desquelles s'élèvent de petits temples d'une forme curieuse (voy. p. 152). Cinq rivières, entre autres le Krishna, prennent leur source dans la vallée qui jouit parmi les Indous d'une réputation toute particulière de sainteté.

Le fort de Pratabghar mérite aussi d'être visité; situé dans l'ouest de Mahabaleshour, il domine tout le pays environnant. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient au sommet qu'il couronne. Il a été construit en 1656 par Sivadji, le fondateur de l'empire mahratte.

Plus au sud, à soixante-six milles de Pounah, j'allai visiter la ville de Sattara, longtemps résidence des chefs mahrattes. Le site où elle est assise, entouré de trois côtés par de hautes montagnes, rappelle la forme d'un siphon dont la courbe méridionale serait la moins étendue.

Le dernier Peichwah, ou chef suprême de la confédération mahratte, vaincu et détrôné en 1818, fut interné au delà du Gange, où il vécut plus de trente ans encore dans le beau fief de Bithour, non loin de la ville de Cawnpour, localités peu connues de l'Europe jusqu'à l'époque récente où les fureurs du fils adoptif de l'ancien peichwah les ont associées dans la mémoire des hommes au nom sanglant de Nana-Saheb.

Lorsque le dernier peichwah eut été vaincu et détrôné, c'est encore à Sattara que les Anglais établirent sous leur protection deux jeunes princes qui, tout en ayant le titre de rois, étaient tenus en prison. L'aîné ayant cherché, disent les historiens anglais, à conspirer contre l'autorité de la Compagnie des Indes, fut déposé et remplacé par son frère : à la mort de ce

dernier, le gouvernement de Bombay s'est adjugé son héritage.

Le fort de Sattara est bâti dans une situation pittoresque sur une colline qui domine de deux cent soixante-cinq yards la plaine où s'étend la ville. Il contient seize temples dont quatre sont dédiés à Çiva et cinq à Bhawani, la nuit primordiale des cultes primitifs des Kouchites, descendue aujourd'hui au rôle de déesse de la peste et du choléra.

Les habitants racontent qu'avant de construire ce fort, Sivadji offrit en sacrifice à sa déesse favorite le fils et la fille du chef des Mhars<sup>1</sup> de sa province qui furent ensevelis vivants sous la porte d'entrée. D'autres victimes humaines reposent, dit-on, sous les fondations de chaque tour. On ne doit donc pas s'étonner que les indigènes croient ce fort peuplé d'esprits et de revenants; à la fête de la Dousserah, on célèbre des cérémonies pour se les rendre propices. Voici ce que rapporte lady Falkland à ce sujet : « On conduit un jeune buffle devant le temple de Bhawani, la déesse tutélaire du fort et la patronne de Sivadji; après quelques prières, le chef des mhars frappe l'animal sur la nuque d'un coup d'épée, et aussitôt on le lâche. Tous les assistants se mettent à sa poursuite, le frappant de leurs armes ou de leurs mains pour le charger de leurs péchés. La pauvre bête, effrayée du bruit et des coups, fait le tour des murailles et revient devant le temple où elle est aussitôt saisie et décapitée lestement par un des principaux assistants; car abattre d'un seul coup la tête d'un buffle ou d'un bouc est un acte indispensable à l'accomplissement de tout bon sacrifice. L'habileté de main nécessaire pour cela au sacrificateur est facilitée par l'emploi du coultry, ou arme des montagnards népaulais, dont la lame épaisse et lourde, plus large à l'extrémité qu'à la poignée, tient tout à la fois du sabre et de la serpe.

« Les mhars se jettent ensuite sur le corps de la victime, et, marchant processionnellement autour des fortifications, ils invoquent les esprits et les démons et les prient d'accepter leurs offrandes de viande et de sang. Les entrailles de la victime sont enroulées autour du cou des principaux de la caste des mhars.

« Voici quelques-uns des cantiques qu'ils entonnent lorsque, dans leur course échevelée, ils poursuivent le buffle expiatoire, chargé à leurs yeux de toutes les iniquités du peuple; leur chef s'écrie :

Frappez, Mhars, frappez.

et le chœur répond :

Frappons, frappons

LE CHEF.

Frappez fort, frappez fort,

LE CHŒUR.

Frère, qui faut-il frapper?

1. Tribus de la côte de Malabar qui représentent les parias du Coromandel.

LE CHEF.

Frappez, frappez l'ennemi.

LE CHEUR.

Nous le frapperons, frère.

« Après le sacrifice ils s'adressent aux démons :

LE CHEF.

Goutte par goutte, buvez ce sang.

LE CHEUR.

Buvez, buvez le sang.

LE CHEF.

Morceau par morceau, mangez cette chair.

LE CHEUR.

Mangez, mangez la chair.

LE CHEF.

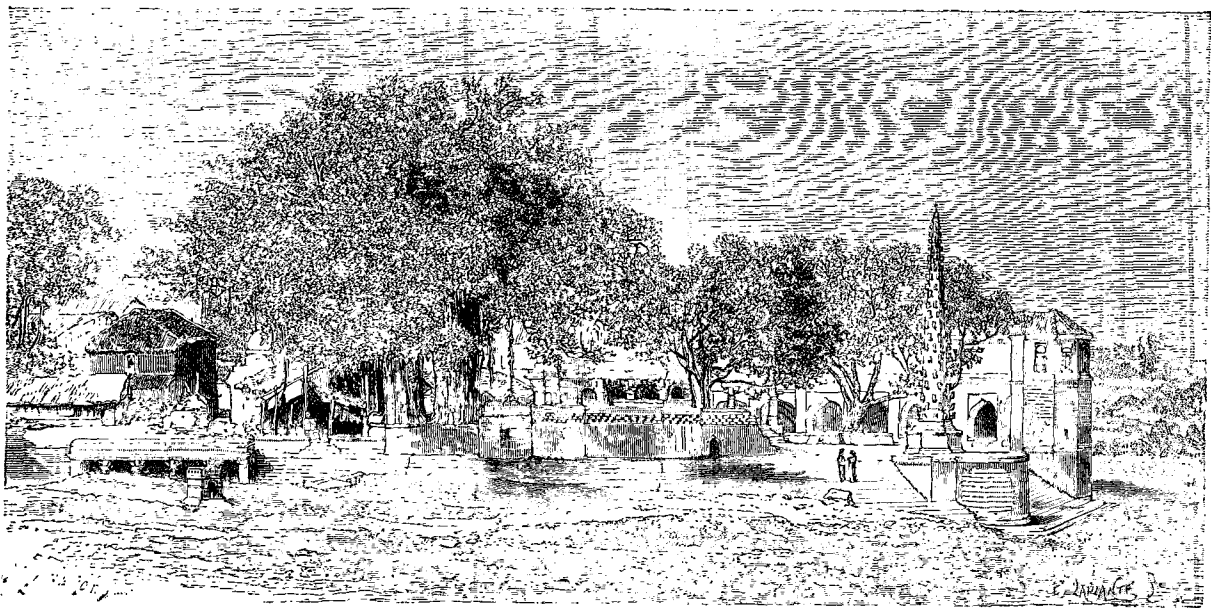
Voici du foie, voici du pain, voici du tabac,  
Prenez, prenez, et soyez-nous propices.

LE CHEUR.

Soyez-nous propices.

« Et ainsi de suite. A chaque article spécifié, l'un des assistants en prend un morceau dans un plat et le lance par-dessus son épaule de l'autre côté des murailles. Les mhars sont persuadés que les esprits acceptent tout ce qui leur est ainsi offert; il paraîtrait même qu'autrefois ils étaient plus familiers, et venaient chercher leurs offrandes dans la main même de leurs adorateurs; ils sont aujourd'hui devenus plus sauvages : aucun morceau de viande ni aucun autre don, dit-on, ne tombe à terre, ils saisissent tout au vol. »

On voit, à Sattara, la fameuse épée de Sivadjî, qui



Paysage près de Pounah. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

est adorée comme le fétiche tutélaire de la famille : c'est une belle lame de Gènes.

Toutes les montagnes qui longent la côte ouest de l'Inde sont habitées par des peuplades à demi sauvages qui n'ont ni le type ni le teint des autres Indiens : les hommes ont de longues barbes, et les cheveux des deux sexes tombent en boucles sur leurs épaules; ils ont des habitudes pastorales et nomades. Quelques auteurs pensent que ce sont des descendants de Scythes; on prétend reconnaître les traces du passage de cette race depuis les Nilgheiries jusqu'en Europe.

Quelle que soit la valeur de cette hypothèse, toujours est-il que Pouliahs ou forestiers sauvages du Concan, Naïrs de la côte, Gourkas de la vallée de Mercara et Todas des Nilgheiries, semblent tous les débris d'une ou de plusieurs couches de populations antérieures à la conquête de l'Inde par les Aryans :

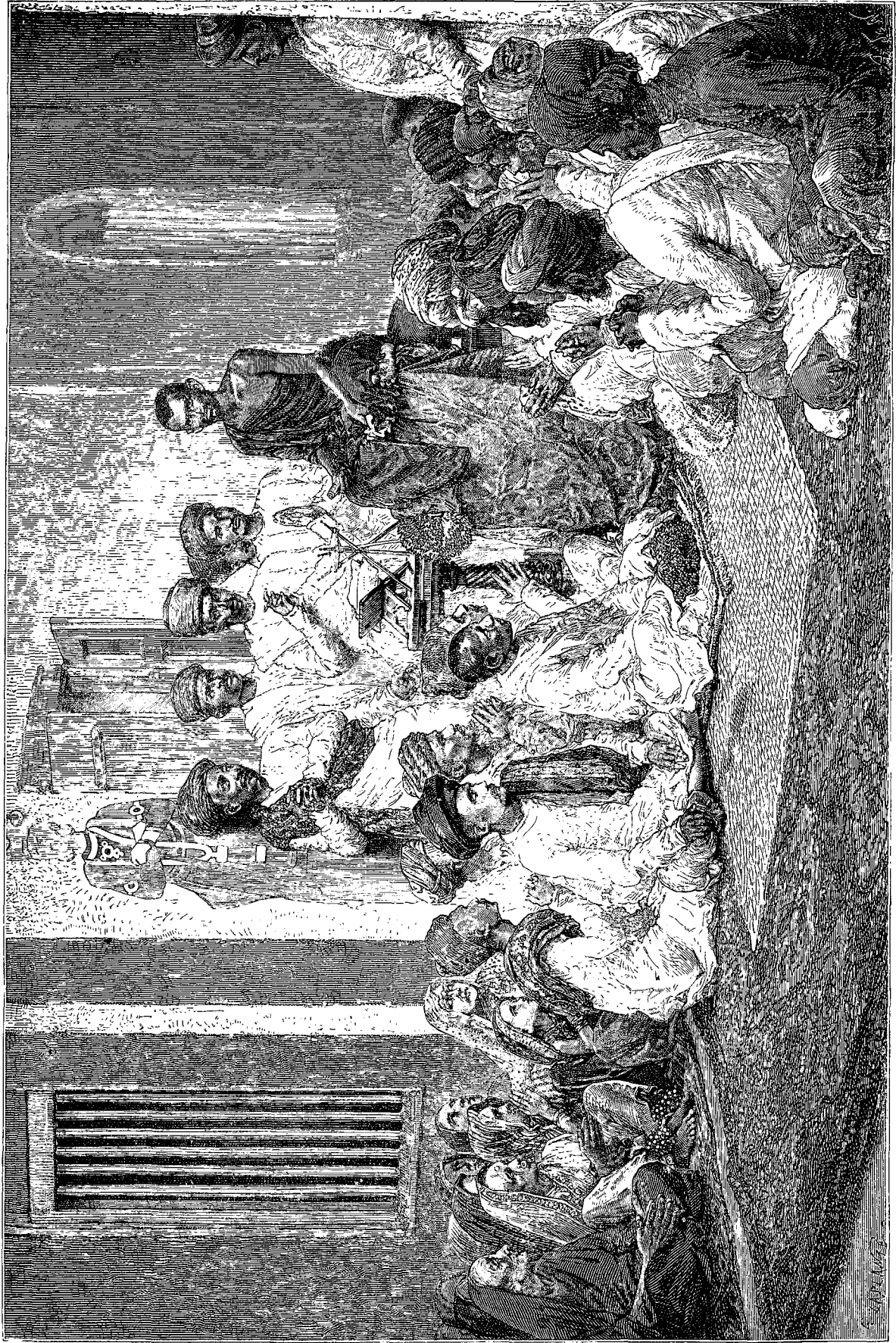
on dirait les épaves dispersées d'un ordre social qui précéda l'âge de l'agriculture et de cité.

Tout le long de la côte occidentale du Deccan, on trouve au pied des montagnes une zone boisée qui s'étend jusqu'au sommet des Ghauts et revêt leurs deux versants. En toute saison, même à l'époque de la plus grande sécheresse, c'est une entreprise difficile et dangereuse que d'y pénétrer. « Le défaut d'air, l'accumulation des débris végétaux et la stagnation des eaux au fond d'étroites ravines, font de ces sombres régions un foyer d'odeurs nauséabondes et de miasmes méphitiques<sup>1</sup>. »

Plusieurs tribus encore à l'état sauvage mènent pourtant une existence errante dans ce milieu pestilentiel, et se contentent d'y changer de demeure avec les saisons. « Quand ils ont choisi un endroit pour leur

1. *Inde contemporaine*, 2<sup>e</sup> édit., p. 464.





Prédication Djâine, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.



séjour passager, ces pauvres gens l'entourent d'une espèce de haie; et chaque famille choisit dans l'enceinte un petit terrain que ses membres labourent à l'aide d'un morceau de bois pointu, durci par le feu. De chétives industries, le charbonnage et la vannerie, leur fournissent quelques autres ressources; mais, moins avancés que les nègres d'Afrique, ils ignorent l'usage de l'arc et des flèches. Ce sont les vrais Vanaras de Valmiki, et les frères des Pouliahs du Concan.

« A peine nés, leurs enfants sont habitués à la dure vie qu'ils doivent mener. Dès le lendemain de leurs couches, obligées de se mettre à la recherche de leur nourriture, les femmes, avant de s'éloigner de leurs nouveau-nés, commencent par les allaiter; elles creusent ensuite en terre un trou qu'elles garnissent de feuilles de teck, feuilles si rudes, si revêtues d'aspérités, qu'elles enlèvent l'épiderme et font couler le sang, pour peu qu'on les manie sans précaution. Or,

c'est sur cette couche que, jusqu'au retour de la mère qui n'a lieu que le soir, est déposé le petit être humain qui vient de naître à la vie et à la douleur.

« Dès le cinquième ou le sixième jour de sa naissance, on l'habitue à prendre des aliments solides, à se laisser laver tous les matins dans la rosée glacée qui baigne les plantes. Il est ainsi abandonné tous les jours, seul et nu, exposé au soleil, au vent et à la pluie, jusqu'à ce qu'il soit en état de marcher.

« La religion de ces sauvages consiste dans le culte de certains fétiches. Leur principale occupation est d'extraire le jus du palmier, dont ils vendent une partie et boivent le reste. Hommes et femmes montent sur les arbres avec l'agilité des singes, qu'ils imitent encore par leur nudité; les femmes seules portent à la ceinture un petit morceau d'étoffe. On raconte que Tippoo-Saheb, au retour d'une expédition militaire, rencontra une tribu de ces sauvages. En sa qualité de bon mu-



Village de Mahabaleshwar. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

sulman, il fut choqué de leur état de nudité. Il fit appeler leurs chefs, et leur demanda pourquoi ils ne se couvraient pas plus décentement; ils alléguèrent leur pauvreté, et surtout la coutume. Tippoo répliqua qu'il entendait qu'ils portassent, à l'avenir, des vêtements comme ses autres sujets, et leur promit de leur envoyer tous les ans la toile nécessaire; en attendant, il leur fit distribuer toute celle dont il put disposer pour le moment. Ainsi pressés, les sauvages tombèrent dans une grande perplexité: on les vit s'assembler en petits groupes et délibérer. Des vêtements! quel embarras! c'était une violation de leurs lois, de leurs usages héréditaires; l'émigration, la mort même, valaient mieux. Après avoir patiemment et longuement écouté leurs doléances, Tippoo, peu convaincu, allait se remettre en route, lorsqu'un des anciens de la tribu, se jetant au-devant de lui et déposant à ses pieds la pièce de toile qui lui était échue en partage: « Sultan, lui

« dit-il, tu vis comme tes pères; laisse-nous vivre comme « ont vécu les nôtres. » Le sultan n'insista plus<sup>1</sup>. »

Les repaires boisés où gisent ces représentants atardés de l'humanité leur sont disputés par les grands pachydermes et les puissants carnassiers qui abondent sur les deux versants des Ghauts.

A Sattara, me laissant entraîner par l'espoir d'être plus heureux qu'à Ceylan où je n'avais pu chasser l'éléphant, je me joignis à une compagnie de sportsmen qui se dirigeait vers les jungles du sud de la province, avec l'intention d'y organiser une grande battue. Plusieurs jours de marche à travers d'impénétrables forêts nous firent bien apercevoir un ou deux troupeaux d'éléphants, mais ce fut tout; la nature du terrain ne permit à aucun de nous de les approcher de manière à tirer un de ces animaux.

1. Barchou de Penhoën, *Histoire de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde*, t. III, chap. XI.

Par l'empreinte des pieds de devant, on peut se rendre compte de la taille des éléphants qu'on poursuit ; elle est à peu près égale à deux fois leur circonférence ; en employant ce procédé, nous vîmes que nous étions sur la piste de bêtes d'environ neuf à dix pieds de taille. Pour tirer un éléphant, il faut, comme dans toute chasse aux bêtes féroces, s'approcher de dix à quinze pas de l'animal, puis on vise soit à la racine de la trompe, soit dans la tempe, soit dans le creux placé au-dessus de l'œil.

Les troupes d'éléphants sauvages ne sont pas dangereux ; la panique se met facilement parmi eux, et ils fuient à l'aspect de l'homme. Les chasseurs intrépides, comme le major Rogers de Ceylan qui en a tué plus d'un millier, disent que le troupeau ne charge jamais en masse. Lorsqu'ils sont blessés, ils deviennent quelquefois furieux et poursuivent le chasseur qui ne pourrait fuir en rase campagne ou dans des taillis, mais qui réussit souvent à se dérober dans une forêt, en faisant des détours ; d'ailleurs, quand un éléphant tient son ennemi en son pouvoir, il est si maladroit, qu'il parvient rarement à en tirer vengeance, et qu'il le laisse souvent échapper sans blessures graves. A l'époque de mon voyage, on parlait d'un docteur anglais qui avait été tenu prisonnier pendant quelques minutes dans la trompe d'un de ces animaux ; l'éléphant cherchait bien à l'écraser du poids d'un de ses pieds, mais il ne pou-

vait y parvenir. Le sportsman fut heureux de sortir de cette position originale, mais certes peu commode, avec de simples contusions qui le mirent au lit pour une semaine. Les défenses mêmes de ces animaux, vu leur courbure particulière, ne leur sont pas d'un grand usage contre leurs ennemis.

La chair de l'éléphant est dure ; les seules parties qu'on puisse manger avec plaisir sont la langue, qui

est un mets assez délicat, et les pieds, qui servent à faire un bon potage.

Les éléphants solitaires sont bien plus à craindre que leurs congénères vivant en troupeau, surtout dans certaines circonstances. Ils viennent souvent attaquer les hommes, et il n'est pas rare qu'il en résulte des malheurs ; les chasseurs redoutent d'ordinaire de semblables rencontres. Ce sont des animaux échappés à la captivité ou chassés de leur troupeau, et dont la solitude a aigri le caractère.

Nous avons plusieurs fois parlé des éléphants domestiqués dont les Indiens utilisent la force au bénéfice de l'homme. Comme ces animaux se reproduisent rarement en captivité, on est obligé de les prendre dans les forêts, pour les dresser aux usages divers auxquels on doit les employer.

Quand on veut s'emparer d'un troupeau d'éléphants sauvages, dans l'Inde comme dans l'Indo-Chine, on fait, avec un grand nombre de rabatteurs et d'éléphants apprivoisés, une battue lente et silencieuse, afin de pousser les animaux sauvages dans la direction d'un kedda ou korral, enclos dans lequel on cherche à les enfermer, puis à les dompter au moyen de la faim et des leçons de leurs congénères domestiqués.

Les éléphants sont devenus rares dans l'Inde, relativement du moins au temps passé. Comme partout, l'emploi des armes européennes a éclairci dans cette con-

trée le gros et petit gibier, et il arrive souvent que les battues sont infructueuses ; on se servira, du reste, de moins en moins de ces animaux, à mesure que les moyens de communication seront plus faciles dans les pays asiatiques. Ceux de l'Inde dépassent rarement trois mètres de hauteur ; et on en trouve peu qui aient de belles défenses, ces derniers sont, en effet, en butte aux attaques des indigènes, qui, vendant l'ivoire



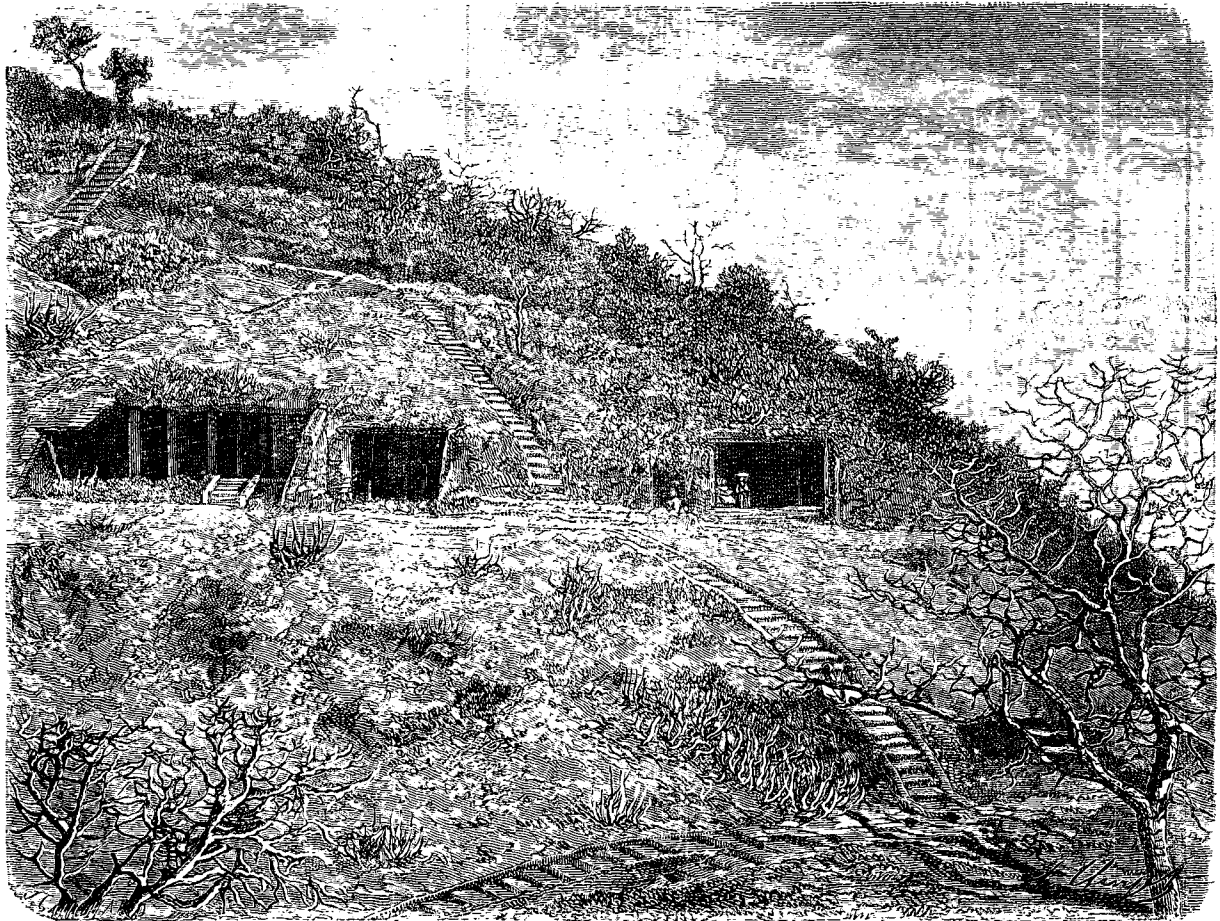
Un Parsi de Bombay. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Granddier.

fort cher, leur font une guerre acharnée. D'ailleurs il est utile de détruire ces colosses dans le voisinage des cantons cultivés, où ils commettent de grands ravages.

Recueillons à ce sujet le témoignage du prince A. de Soltikoff, qui parcourait il y a peu d'années cette même région des Ghauts :

« Après une marche difficile de douze à quinze lieues et un bivac en pleine forêt vierge, je vins heurter, le deuxième soir, à la porte d'un Anglais, ou plutôt d'un Ecossais qui a bâti dans ces solitudes une maison en bois où il demeure avec sa femme, ses enfants et plusieurs domestiques indigènes des deux

sexes. Il s'occupe à cultiver du café, de la cannelle, de la noix muscade, des clous de girofle, du cardamome, du poivre rouge, etc., trouvant que le terrain et l'ombre qui règne dans ces bois sont favorables à tous ces produits, qu'il envoie vendre en Europe et qui l'enrichissent. Il était sur son perron, se promenant autour d'une table dont la nappe était mise; car il avait appris que je devais passer, et il m'attendait. Il m'offrit des boissons gazeuses, un bain tiède, un bon déjeuner, et du vin de l'Ermitage que son premier propriétaire eût été bien surpris de retrouver là. Ce planteur remplissait tous ces devoirs d'hospitalité d'un air tout



Colline de Kanheri. — Dessin de H. Clorget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

à fait morne, et son regard comme toute sa personne était complètement triste, splénétique et soucieux. A mes questions sympathiques il répondit par des plaintes sur le voisinage des bêtes fauves, des éléphants qui dévastaient ses vergers et désenchantèrent son Eden. La veille, pendant la nuit, il avait été réveillé en sursaut par un violent fracas. S'étant élancé à la fenêtre avec son fusil, il avait vu un éléphant qui s'amusa à démolir la maison. La trompe entortillée autour d'une des colonnes de cette même varangue, du haut de la-

quelle cette famille isolée éprouve constamment les voyageurs pour leur offrir l'hospitalité, le terrible animal secouait le pilier de toute sa force pour le déraciner, comme il aurait fait d'un arbre. Il était sur le point d'y réussir lorsque le propriétaire vint le déranger. Il fallut néanmoins plusieurs coups de fusil pour lui faire lâcher prise. »

Alfred GRANDIDIER.

(La fin à la prochaine livraison.)